

Christine Eguillon

L'image, manquante * ?

Prendre comme question le titre du film de Rithy Panh, *L'Image manquante*, sorti en 2013, c'est d'emblée faire la part belle à la question éthique qui peut animer celui qui donne à voir et à entendre. Nous vivons une époque où l'œil du sujet est happé par une image vidéo toujours disponible, reproductible et déformable à l'infini.

L'objet agalmatique *vidéo* tient-il ses promesses d'ouverture sur le désir de l'autre et son propre désir ? Rien de moins sûr ! Le mot écran détient dans sa propre définition sa double fonction d'être en même temps lieu de projection et d'obturation.

L'image est de différentes manières incomplète, c'est ce que Lacan nous rend entendable et central avec le schéma optique et le stade du miroir, puis avec ses apports concernant la schize de l'œil et du regard. Ces élaborations se différencient des apports de Freud, déjà très riches, concernant la pulsion scopique.

« L'image manquante » renvoie à l'impossible à représenter mais aussi à l'image qui existe mais qui est soustraite à notre regard. C'est également l'image que l'on regarde mais dont on ne sait pas ce qu'on voit ou pas complètement. Et elle est celle qui nous regarde quand elle fait intervenir notre subjectivité, notre inconscient et notre désir.

Le cinéma avec ses jeux de champs et de contre-champs, ses jeux de miroir et de montage, d'ombre et de lumière, de plan large et de focus, est bien évidemment un art où l'image manquante est convoquée aussi bien qu'interrogée. L'image, à l'instar du signifiant, n'est pas toute, elle est manquante et doit le rester, elle nous fait parler.

Certains artistes et auteurs nous y invitent de manière remarquable et ils sont bien plus nombreux que ceux que je peux évoquer ici.

* [↑](#) Cartel « Ψnédits », janvier 2024-janvier 2026, Catherine Chauveheid, Christine Eguillon, Dimitra Giannaka, Marie-José Latour (+ 1).

L'image et la vérité, qu'est-ce qui cause l'image ?

Dans le film de Justine Triet *Anatomie d'une chute*, sorti en 2023, la question centrale est de savoir qui ou quoi a causé la chute et la mort de Samuel.

Que Sandra clame son innocence sans relâche n'a que peu d'effet. La seule chose qui compte vraiment, c'est que chacun des protagonistes puisse reconstituer, de son propre point de vue, la scène de la chute. Le spectateur – c'est à mon sens toute la force du film – est convoqué au même endroit que les personnages du film puisque la scène de la chute ne lui sera jamais dévoilée. Il n'est peut-être pas étonnant que l'élaboration qui emporte la conviction du juge et d'autres soit celle de l'enfant aveugle.

C'est indéniable : l'œil écoute ! Pas l'œil en tant qu'organe bien sûr, mais celui de la mise en abyme du regard qui déjoue les évidences et les effets de perspective, les erreurs de mémoire, les démonstrations d'expert, tous ces pièges perceptifs par lesquels nous avons, c'est indéniable aussi, beaucoup de plaisir ou d'intérêt à nous laisser prendre. La vérité des faits ne peut être que subjective et jamais absolue.

L'image et le regard, qu'est-ce qui cause le regard ? Qui ravit qui ?

Dans le film d'Iris Kaltenbäck *Le Ravissement*, sorti en 2023 également, Lydia, quittée par son copain, est à peine concernée par ce regard qui se détourne d'elle, tellement elle est happée, voire confondue, avec ce que vit sa meilleure amie qui vient de tomber enceinte. Et, quand encore une fois, un homme ne peut lui faire une place, Lydia se voit n'être considérée que lorsqu'elle s'occupe du bébé de sa meilleure amie. Grâce à un jeu scénaristique bien mené, Lydia prétend être la mère de l'enfant et dit à l'homme qui n'avait pas voulu s'engager qu'il est le père. Double mensonge de Lydia, double ravissement de Lydia. Concerné par la question d'être père, l'homme commence à s'intéresser à elle.

Dans le regard de l'autre, elle n'existe que lorsqu'elle s'occupe d'un bébé ; quand elle le confie, elle n'existe plus. On peut faire l'hypothèse que ce qui ravit Lydia n'est pas seulement le bébé, dont elle s'occupe d'ailleurs très bien, mais surtout le regard désirant de l'autre sur elle.

Comme le dit si bien Darian Leader dans son livre *Ce que l'art nous empêche de voir*¹, « nous devenons qui nous sommes en partie en devenant comme d'autres. Loin d'être des appareils à capturer les images, les humains sont perpétuellement attrapés par des images. »

1. [↑](#) D. Leader, *Ce que l'art nous empêche de voir*, Paris, Payot, 2022.

Le reflet dans le miroir devient image de soi – et c’est la différence avec l’animal – par le truchement de l’Autre et de ses signifiants qui nomment. Cette image unifiante et déterminante ne dit rien de la façon dont l’autre me voit et d’où il me regarde. Entre ce que je regarde et mon œil, il y a le regard... de l’Autre. Et le désir de l’Autre, s’il est invisible, est opérant.

Pour conclure en évoquant la richesse, à peine effleurée ici, de nos échanges au sein du cartel « Ψnédits » et celle des projections-débats au Ciné 104 de Pantin, je renouvelle l’offre que fait Laurent Jenny, dans son essai *Le Désir de voir*² : « *Écoute-voir* dit le langage familier. *Regarde-dire* me semble aussi un bon chemin. Essayons... »

2. [↑](#) L. Jenny, *Le Désir de voir*, Strasbourg, L’Atelier contemporain, 2020.